NOUVELLE REVUE THÉOLOGIQUE

96 N° 3 1974

L'Esprit Saint et l'Église dans la conjecture actuelle

Claude DAGENS ((Mgr))

p. 225 - 245

https://www.nrt.be/fr/articles/l-esprit-saint-et-l-eglise-dans-la-conjecture-actuelle-1189

Tous droits réservés. © Nouvelle revue théologique 2026

L'Esprit Saint et l'Eglise

DANS LA CONJONCTURE ACTUELLE

I. — La conjoncture actuelle

Il ne s'agit pas ici de savoir qui est l'Eglise, ni qui est l'Esprit Saint. Il s'agit de comprendre pourquoi notre Credo rapproche la première du second, comment peut s'expliquer la liaison qu'il affirme entre le mystère de l'Esprit Saint et le mystère de l'Eglise. La vie actuelle de l'Eglise à travers le monde oblige encore davantage à cet effort de compréhension : l'exigence d'un renouveau spirituel, qui justifie le concile des jeunes dont le lancement aura lieu à Taizé durant l'été 74, l'Année sainte prévue pour 75 sur le thème de la réconciliation, la naissance des communautés de base qui rejoint, notamment en Amérique latine, l'expérience de l'Eglise primitive après la Pentecôte, le développement rapide du mouvement dit charismatique, d'abord aux U.S.A., puis en Europe, les discussions suscitées par les thèses de Hans Küng qui affirme l'existence d'une structure charismatique permanente de l'Eglise, tout cela ne peut que stimuler la réflexion des théologiens. Nous sommes conviés à comprendre ce que nous vivons, à expliciter cette expérience de l'Esprit Saint, qui, plus qu'à d'autres époques, ou, peut-être, comme à toute époque de mutations et de crises, fait sentir à l'Eglise sa présence et sa force.

La théologie et la vie

Dès que l'on entreprend d'étudier les relations entre l'Esprit Saint et l'Eglise, on est frappé par la rareté relative des documents dont on dispose pour le faire. A cet égard, le livre de Möhler, *L'unité* ***dans l'Eglise,*** **qui date de 1825 et dont la traduction en français en**

1938 par Dom de Lilienfeld fut le second volume de la collection *Unam Sanctam,* demeure une étape essentielle : le génie de Möhler fut de mettre en lumière cette vérité trop méconnue que c'est l'Esprit Saint qui, par ses dons, est à la racine de l'Eglise, de l'unité dans l'Eglise, et de montrer comment cette vérité s'était d'abord vérifiée dans l'Eglise des trois premiers siècles. Cette unité spirituelle, cette unité suscitée par l'Esprit, se réalisant organiquement à travers des ministères, qui sont eux-mêmes au service de l'unité spirituelle.

On peut toujours reprocher à Möhler de rester imprécis sur l'articulation nécessaire entre les organes de l'unité et l'unité spirituelle, mais son apport fut déterminant pour rappeler à l'Eglise que son discours sur elle-même ne peut jamais être un discours abstrait, qu'il s'enracine dans une expérience vitale, qui est son expérience propre, celle qu'elle fait de l'action en elle, pour elle, de l'Esprit du Christ, qui la crée et la recrée sans cesse, la constitue comme le corps vivant du Christ ressuscité.

Il ne faut pas s'étonner, par conséquent, de la rareté des études relatives au rapport Esprit-Eglise. Karl Barth expliquait cela de façon assez abrupte en disant que l'Esprit Saint se démontre lui-même et qu'aucun discours humain n'est capable de le faire à sa place [1]. Mais il y a peut-être une autre raison : dans la mesure où l'Eglise est le « nous » des chrétiens, son existence précède sa conscience ; la connaissance qu'elle acquiert de l'action en elle de l'Esprit Saint suit nécessairement cette action. N'est-il donc pas normal que les discours sur l'Esprit et l'Eglise dépendent de l'histoire de cette Eglise et des manifestations de l'Esprit dans cette histoire ? C'est pourquoi on peut reprocher au travail très remarquable de H. Mühlen sur *L'Esprit dans l'Eglise* [2] de demeurer trop abstrait, et presque de faire abstraction de la vie concrète de l'Eglise, de l'expérience de l'Esprit, telle qu'elle se développe historiquement dans le cœur et dans la communauté des croyants.

Tout discours sur l'Esprit Saint dans l'Eglise est inséparable d'une expérience de l'Esprit Saint dans l'Eglise. Ceci était vrai au commencement de l'Eglise : Paul, les apôtres, les évangélistes ont d'abord fait l'expérience transformante de l'Esprit qui leur donnait de croire au Ressuscité, et qui inspirait leur témoignage parlé ou écrit, avant de réfléchir sur l'origine et le processus de cette transformation. Les premières communautés chrétiennes ont d'abord été réunies et réconfortées par l'Esprit du Christ avant de pouvoir identifier celui qui leur donnait de vivre ainsi, fidèles à l'enseigne-

1. K. Barth, *Dogmatique,* IV : *La doctrine de la réconciliation,* I, 3 : « Le Saint-Esprit et le rassemblement de la communauté chrétienne », Genève, Labor et Fides, 1967, p. 8-9.

2. H. Mühlen, *L'Esprit dans l'Eglise,* Paris, Cerf, 1965.

ment des apôtres, à la communion fraternelle, à la fraction du pain et aux prières. Ceci est toujours vrai dans l'Eglise : c'est l'Esprit du Christ qui garde l'initiative, c'est lui, et non pas nous, avec nos courtes vues, qui prépare l'avenir et provoque des renouveaux humainement imprévisibles. L'Eglise ne peut donc vivre et avancer que dans la mesure où elle est fidèlement attentive à l'Esprit qui l'anime.

C'est pourquoi la vie des saints manifeste concrètement ce qu'est l'œuvre de l'Esprit Saint pour la vie de l'Eglise. François d'Assise, appelé à reconstruire l'Eglise, Ignace de Loyola, qui décide de se mettre au service du pape avec ses compagnons, Thérèse de Lisieux qui s'abandonne à la volonté de Dieu pour sauver les pécheurs, jalonnent cette histoire de la sainteté, qui est l'émergence de l'action de l'Esprit Saint pour l'ensemble du corps du Christ. Avec beaucoup de croyants inconnus, qui livrent quotidiennement leur vie à Dieu dans la confiance, ils attestent l'action permanente de l'Esprit qui continue de souffler où il veut et quand il veut. La vie de l'Eglise, de toute façon, est faite de la vie des hommes et des femmes disponibles à l'Esprit Saint et c'est pourquoi l'histoire des saints, à une époque donnée, est tellement homogène à l'histoire de l'Eglise à cette même époque.

Cette disponibilité à l'Esprit, on était habitué à la voir seulement chez les saints. En réalité, tout croyant est invité à l'aventure de la sainteté, puisqu'il s'agit de recevoir dans la foi le don de l'Esprit. L'aventure prend des formes particulières pour chacun, des formes qui peuvent être ordinaires ou extraordinaires. Mais l'aventure de chacun n'est jamais étrangère à la situation historique de l'Eglise, aux épreuves et aux tâches qui attendent le peuple de Dieu à un moment donné de sa marche. Or, ce qui caractérise le moment présent pour les chrétiens, c'est à la fois un certain vide spirituel et une grande effervescence spirituelle. Le vide spirituel est un trait caractéristique des pays développés : incertitude devant l'avenir, climat général d'ennui, voire d'angoisse, qui s'accompagne de brusques poussées de fièvre, quête d'un sens à la vie, surtout chez les jeunes, excès de rationalité technique qui appellent des excès d'irrationalité, comme le souligne P. Ricoeur. En même temps on perçoit depuis quelques années les signes d'une grande effervescence spirituelle, qui procède évidemment d'un refus de ce vide spirituel menaçant et qui débouche sur des recherches et des réalisations très diverses. Il y a d'abord le phénomène des communautés de base : des hommes et des femmes, souvent des pauvres, surtout en Amérique latine, découvrent que l'action de l'Esprit Saint se révèle dans leur vie lorsqu'ils se rassemblent pour vivre leur foi ensemble, s'aimer concrètement les uns les autres, porter les fardeaux les uns des autres. Ils

rejoignent ainsi l'expérience des premiers chrétiens d'Ephèse, de Corinthe, de Rome ou de Jérusalem, libérés par l'amour du Christ et impatients de l'annoncer au monde [3]. Taizé regroupe chaque année des milliers de jeunes qui acceptent à la fois « la lutte et la contemplation pour devenir hommes de communion » [4].

Beaucoup désirent que l'Eglise soit comme le levain de l'unité au cœur d'un monde où les forces de désintégration semblent avoir le dessus. L'un d'eux, un Italien, l'exprime avec force : « Il y a environ 4.000 personnes qui habitent dans les maisons que j'aperçois de ma fenêtre. Nous habitons les uns au-dessus des autres, les uns à côté des autres. Nous ne nous connaissons pas du tout. Il ne suffit pas d'être voisins pour former un seul corps... Chaque matin, nous partons entassés, nous rentrons chaque soir entassés, écrasés les uns contre les autres, dans le tram, le métro, ou isolés dans les voitures. Mais il ne suffit pas de marcher ensemble pour former un seul corps... Nous pleurons, nous rions, nous usons les énergies qui nous restent pour nous évader en masse chaque fois que nous en avons l'occasion. Toutefois, il ne suffit pas de nous évader ensemble pour former un seul corps... On presse nos vies, on nous empile dans les usines et les bureaux, pour la production. Mais là encore, il ne suffit pas de souffrir ensemble pour former un seul corps... Alors est-il vain d'espérer former un jour un seul corps ? Je crois vraiment que non : la réponse est déjà là... Elle s'appelle politique. Ce qu'est pour les cellules la force unifiante, la politique l'est pour l'humanité... Telle est la vision actuelle de la prophétie de la résurrection. Elle est tellement vraie qu'elle ne se suffit pas de paroles et de promesses, elle devient réalité. Cette signification fait éclater le mot politique. D'abord la lutte, la mort, après, la résurrection. Comment actualiser pour nous aujourd'hui cette nouvelle vie qui est cachée et présente, tout au long des siècles, dans l'Eglise ? Comment faire de tous les peuples l'Eglise [5] ? » Des jeunes, et des moins jeunes, trouvent à Taizé ce lieu d'espérance en la force de réconciliation qu'est l'Esprit Saint agissant dans l'Eglise pour qu'en elle se réalise l'unité visible des hommes.

Sous des formes différentes, le pentecôtisme catholique, né aux U.S.A. en 1967 [6], aboutit à des résultats analogues : il rend leur dynamisme à des chrétiens découragés, il permet à des jeunes de découvrir l'essentiel de la foi, à travers la prière commune. Ce mouvement a maintenant gagné l'Europe [7]. Dans sa mouvance, des chrétiens se réunissent pour louer Dieu, le remercier de sa présence, de façon spontanée et simple. Leur confiance dans l'amour de Dieu,

---

3. Cf. J. Loew, Préface au livre de D. Barbé, *Demain, les communautés de base,* Paris, Cerf, 1970, p. 7-16.

4. Cf. le dernier ouvrage de R. Schutz, *Lutte et contemplation,* Presses de Taizé, 1973.

5. Il s'agit d'un témoignage contenu, avec beaucoup d'autres, dans l'ouvrage collectif : *Préparer le concile des jeunes, audacieuse aventure,* Presses de Taizé, 1973, p. 12-14.

6. Le livre de K. et D. Ranaghan, *Le retour de l'Esprit,* Paris, Cerf, 1972, raconte la naissance du pentecôtisme catholique aux U.S.A.

7. Cf. la brochure de H. Caffarel, *Peut-on parler d'un pentecôtisme catholique ?,* Paris, Ed. du Renouveau, 1973.

plus fort que le péché, leur communion fraternelle, leur témoignage dans le monde s'en trouvent fortement stimulés. Ils vérifient ce que Paul dit des charismes à l'intérieur de la communauté.

Ce mouvement suscite parfois une certaine méfiance : comme l'écrit le pasteur Appia [8], « dans notre contexte français, et spécialement chez les intellectuels, joue très naturellement la défiance à l'égard de tout ce qui n'est pas rationnel, intellectuellement formulable, harmonisé à notre culture et à notre piété fortement cérébrales ». Que signifie le baptême dans l'Esprit Saint pour ceux qui ont déjà été baptisés ? La glossolalie ne risque-t-elle pas de recouvrir ou de favoriser des déséquilibres psychologiques ? Ces groupes fervents ne deviendront-ils pas des sectes ? Ces questions sont légitimes, mais il ne faudrait pas qu'elles soient des prétextes pour refuser les possibilités de renouveau en profondeur dont ces groupes sont porteurs. Mieux vaut appliquer la règle permanente du discernement des esprits. L'Esprit Saint pousse toujours à confesser que Jésus-Christ est Seigneur et, d'autre part, le premier de ses dons, celui qui englobe et surpasse tous les autres, c'est la charité. Ces deux critères fondamentaux, celui de la confession de foi christologique et celui du service des autres et de la communauté, ont toujours permis de reconnaître l'action de l'Esprit Saint dans l'Eglise.

Il est certain que la conjoncture actuelle oblige à un travail de discernement. Qu'il s'agisse des communautés de base, des jeunes impatients de justice et d'unité à cause de l'Evangile, des groupes charismatiques, c'est la vie de l'Eglise qui est en jeu. Tout cela vient-il de l'Esprit Saint ? Voilà la question provoquée par la vie, une question qui mérite d'être reprise par la réflexion théologique, confrontée à l'expérience de l'Eglise. Mais le discernement n'est pas un exercice théorique ; il suppose un effort de sympathie, un désir non pas de faire comparaître l'Esprit Saint devant un tribunal, mais d'être éclairé par lui pour pouvoir mieux participer au renouveau qu'il provoque. Cela n'exclut pas la rigueur de pensée, ni les détours dogmatiques ou historiques. Mais cela exclut la prétention à être au-dessus ou en dehors de l'action de l'Esprit, dès lors que l'on regarde l'Eglise avec les yeux du cœur et que l'on désire son rayonnement, sa croissance. Alors que tant de chrétiens sont amers, il est libérateur de reconnaître que Jésus est vivant et de le louer parce qu'il nous sauve. Alors que les chrétiens sont divisés entre eux, c'est aussi une libération de découvrir la certitude d'être frères, sous le regard du même Père. Ces intuitions sont simples. Elles aident à relativiser la réforme structurelle de l'Eglise qui est souvent si décourageante. Elles peuvent permettre à des communautés chrétiennes de sortir du marasme et de témoigner avec plus d'assurance de la proximité de Dieu, présent parmi nous par l'Esprit du Ressuscité.

---

8. Dans le bulletin *Amitié, rencontre entre chrétiens*, juin 1973, 3-6 : « Risques et espérances du renouveau spirituel contemporain ».

L'ecclésiologie de Vatican II

Autre facteur décisif dans la conjoncture actuelle : la doctrine de Vatican II concernant le mystère de l'Eglise. Par rapport à une ecclésiologie post-tridentine qui insistait surtout sur les structures sociétaires de l'Eglise, Vatican II, en rattachant le mystère de l'Eglise au mystère trinitaire, marque une évolution considérable dont on est loin d'avoir tiré encore toutes les conséquences. La constitution *Lumen gentium* décrit ainsi la liaison entre le Père, le Fils, l'Esprit et l'Eglise : « Une fois achevée l'œuvre que le Père avait chargé son Fils d'accomplir sur la terre, le jour de la Pentecôte, l'Esprit Saint fut envoyé, qui devait sanctifier l'Eglise en permanence et procurer ainsi aux croyants, par le Christ, dans l'unique Esprit, accès auprès du Père. C'est lui, l'Esprit de vie, la source d'eau jaillissante pour la vie éternelle, par qui le Père donne la vie aux hommes que le péché avait fait mourir, en attendant de ressusciter dans le Christ leur corps mortel » [9]. L'Esprit Saint réalise et manifeste dans l'Eglise cette adoption filiale qui est pour les hommes le désir éternel du Père et l'œuvre du Fils. La condition originelle de l'Eglise, pour qui la regarde dans la foi, c'est d'être incluse dans l'Amour qui fait l'intimité de Dieu. Il faut donc que l'Esprit d'amour vienne nous faire connaître la profondeur du mystère d'amour dans lequel nous sommes inclus à notre tour.

La réalité de l'Eglise n'est donc pas une réalité humaine, indépendante de Dieu. En son fond, en son origine, en sa structure permanente, en son développement, elle s'enracine en Dieu par l'Esprit Saint. Il ne suffit donc pas de dire qu'elle ne se réduit pas aux descriptions sociologiques ou phénoménologiques que l'on peut donner d'elle. Il faut encore comprendre comment s'établit et comment se confirme dans le temps cette liaison entre l'Esprit et l'Eglise. Sur ce point, Vatican II n'offre qu'une perspective générale.

Transcendance et présence de l'Esprit

Pour aller au-delà de cette perspective générale et aborder la vie concrète de l'Eglise, il faut d'abord noter que la foi *en* l'Esprit Saint n'est pas identique à la foi *à* l'Eglise, car l'Esprit Saint est Dieu, tandis que l'Eglise n'est pas Dieu. Hans Küng insiste fortement sur cette différence : « L'Esprit n'est pas l'Eglise : il serait dangereux d'identifier le Saint-Esprit et l'Eglise. Le Saint-Esprit n'est pas l'Esprit de l'Eglise, mais de Dieu. C'est là le fondement de la liberté profonde du Saint-Esprit. Le Saint-Esprit n'est pas

9. *Lumen Gentium*, 4.

plus l'Esprit de l'Eglise qu'il n'est purement et simplement, malgré toute son intimité avec lui, l'Esprit d'un chrétien. Il est l'Esprit de Dieu » [10]. L'Eglise risque de s'adorer elle-même dès qu'elle perd le sens de cette différence. Les gauchissements de la conscience que l'Eglise a d'elle-même dépendent souvent de la façon dont elle saisit son propre mystère par rapport au mystère de Dieu. Le lien qui unit l'ecclésiologie à la théologie n'a donc rien d'accidentel et les divergences ecclésiologiques entre Eglises chrétiennes masquent parfois des divergences sur le rôle du Christ ou de l'Esprit Saint.

Il est bon d'affirmer la transcendance absolue de l'Esprit par rapport à l'Eglise, sa liberté souveraine par rapport aux hommes. Cela permet à l'Eglise de reconnaître sa faiblesse congénitale et cela l'oblige à se soumettre plus humblement à l'Esprit qui la conduit. Mais, à force de distinguer l'Esprit de l'Eglise, on risque aussi de l'en séparer. Sa transcendance n'est pas une indépendance hautaine, ni sa liberté une fantaisie, comme s'il pouvait jouer avec les hommes, venir, repartir, s'absenter un moment, puis réapparaître. C'est tout le mystère de notre Dieu qui choisit par amour de se lier au monde et à l'humanité de façon définitive. Là est le noeud des questions : l'Esprit est bien au-dessus de l'Eglise, mais, en même temps, il lui est indissolublement uni et il actualise ainsi l'amour de Dieu pour les hommes. C'est cette union et cet amour qui sont premiers : ils se manifestent dans le Verbe incarné et se prolongent par l'Esprit du Verbe incarné, dans son corps qui est l'Eglise. Tel est le paradoxe central de la foi chrétienne : penser et vivre la transcendance dans l'immanence. Reconnaître dès le départ ce paradoxe évite les ruptures d'équilibre, en particulier celle qui consiste à soutenir trop fortement la transcendance de Dieu, la transcendance de l'Esprit par rapport à l'Eglise, si bien que, pour retrouver la réalité, on finit par identifier l'Esprit avec l'Esprit universel par lequel l'homme se développe dans l'histoire. On a mis l'Esprit de Dieu si haut au-dessus de l'Eglise des hommes que l'on est forcé de le chercher ensuite très loin en dehors de cette Eglise, et pour ne pas avoir voulu diviniser l'Eglise, on risque de diviniser l'humanité. Le mystère de l'Eglise inclut, on le voit, la relation de l'homme à Dieu : l'Eglise n'est-elle pas le lieu où s'éclaire le mystère théandrique, le mystère de la transfiguration de l'homme par la grâce du Saint-Esprit ? Or, l'homme ne se définit pas d'abord par ce qui le distingue de Dieu, mais par sa vocation à ressembler à Dieu, à devenir conforme au Fils unique du Père qui nous crée sans cesse par son Esprit. L'Eglise réalise au cœur du monde ce mystère d'engendrement spirituel. Elle est cette recréation des hom-

10. H. Küng, *L'Eglise*, Paris, DDB, 1968, I, p. 240.

mes par l'énergie de l'Esprit Saint pour la vie nouvelle de communion avec le Père. L'Eglise n'est pas Dieu, mais elle existe pour rassembler les hommes sur le chemin de la ressemblance à Dieu. L'Esprit lui est justement donné pour combler la distance et pour que « se concrétise, au cœur de l'histoire humaine, le dessein éternel qu'a Dieu de se donner un peuple qui ait, dans l'Esprit Saint, la forme de son Fils » [11].

II. — La relation entre l'Esprit Saint et l'Eglise

Dans l'ordre de l'élaboration doctrinale, il est difficile de penser la relation qui unit l'Esprit à l'Eglise. Selon les époques et les théologies, on a tendance à majorer de façon exclusive soit la divinité du premier, soit l'humanité de la seconde. D'où des impasses théologiques qui risquent de renforcer les divisions entre Eglises ou entre chrétiens, car notre manière de concevoir et de vivre notre relation à l'Esprit Saint dans l'Eglise n'est pas un aspect secondaire du christianisme et de la vie chrétienne.

Comment éviter les dissociations et penser à la fois la relation et la tension entre l'Esprit et l'Eglise ? Plusieurs types de solutions ont été proposés ; nous en examinerons deux, la solution de type augustinien et la solution de type synthétique ; chacune rend compte d'un aspect important du mystère de l'Eglise dans sa relation à l'Esprit, mais peut aussi aboutir à des gauchissements qui risquent de déformer le visage de l'Eglise. Il vaut mieux en avoir conscience non pas pour proposer une nouvelle solution, mais pour éviter de nouvelles déformations.

1. *La solution de type augustinien*

L'Esprit est l'âme de l'Eglise. L'union de l'Esprit et de l'Eglise est analogue à celle de l'âme et du corps. L'Eglise, corps visible du Christ, doit son existence à l'Esprit, principe invisible de son organisation et de ses opérations. L'Esprit est appelé *âme habitante* de l'Eglise : il n'y a pas de confusion dans l'être entre l'Eglise et l'Esprit. L'union qui existe entre elle et lui est une union d'alliance, comme le mariage entre deux personnes indépendantes. Cette union est stable, parce que l'Esprit est donné fidèlement à l'Eglise.

L'Esprit est aussi l'*âme opérante* de l'Eglise, qui n'est pas pour elle-même le principe de ses opérations ; c'est l'Esprit, effective-

---

11. M. J. Le Guillou, *Le visage du ressuscité*, Paris, Ed. Ouvrières, 1968, p. 142.

ment donné à l'Eglise et agissant en elle, qui se manifeste à travers les actions de l'Eglise et de ses ministres.

Cette solution montre bien que l'Eglise ne tire pas d'elle-même son principe de vie, puisque ce principe est le don de la vie de Dieu, vie communiquée par l'Esprit Saint. Mais cette façon de voir comporte des risques de dualisme : à force de distinguer l'âme et le corps de l'Eglise, certains conçoivent deux Eglises, l'une invisible et l'autre visible, qu'il est ensuite difficile de réunir. Un tel gauchissement aboutit soit à naturaliser ce qui fait que l'Eglise est une structure humaine, soit à spiritualiser à l'excès, et pas forcément dans un sens chrétien, ce qui fait d'elle l'œuvre de l'Esprit.

2. *La solution de type synthétique*

L'Eglise est l'incarnation continuée du Christ, elle est comme lui une réalité humano-divine, dont l'Esprit est le principe intérieur.

C'est la tendance dominante dans la théologie catholique traditionnelle. Du point de vue ontologique, l'Esprit procède du Fils autant que du Père ; on parlera plus volontiers de l'Esprit du Christ que de l'Esprit Saint. L'Esprit étant dépendant du Fils, l'œuvre de l'Esprit dépend de l'œuvre du Fils, et d'abord elle est conçue comme étant analogue à cette œuvre du Fils qu'est l'incarnation. L'Eglise elle-même est comme une seconde incarnation, ou du moins un prolongement de l'incarnation du Christ, le nouveau corps que Dieu se donne dans le monde des hommes. Le même et unique Esprit du Christ, celui qui présidait à la vie, au ministère et à la glorification du Verbe incarné préside maintenant à l'activité de l'Eglise, qui prolonge le salut accompli par le Christ. Dans la vie pratique de l'Eglise, enfin, les charismes, œuvres de l'Esprit, sont soumis aux ministères institués par le Fils, durant sa vie terrestre. Tout ce qui est charismatique est soumis à ce qui est institutionnel.

Cette solution a l'inconvénient de méconnaître qu'il y a une œuvre propre de l'Esprit et que l'Eglise ne se confond pas avec le Christ. Elle risque aussi de durcir ce qu'il y a d'institutionnel ou de juridique dans l'Eglise, si bien que les manifestations de l'Esprit apparaîtront comme exceptionnelles ou facultatives, et qu'une Eglise spirituelle pourra toujours se dresser en face de l'Eglise terrestre qui se réclame du Christ.

3. Je n'ai pas de troisième solution à proposer et je ne peux qu'indiquer dans quelle direction on s'oriente pour en trouver une, en tenant compte de l'acquis des deux précédentes et des impasses où conduisent certaines de leurs prémisses. L'essentiel est de parvenir à relier l'Esprit, personne divine différente du Fils, et l'Eglise, qui **n'est pas un simple composé d'humain et de divin, mais la réunion**

de ceux que l'Esprit appelle à vivre de la même foi, de la même espérance et de la même charité, à la suite du Christ ressuscité et en son nom.

Je me borne donc à indiquer trois directions de recherches, qui peuvent permettre d'approfondir le mystère de l'Eglise dans sa relation au mystère de l'Esprit et inciter les Eglises séparées à chercher à s'accorder sur le fondement même de leur existence : l'Esprit Saint en tant qu'il est l'origine de l'Eglise appelée à être visiblement une.

— Ce qui est premier, l'événement fondateur de l'Eglise à chaque instant de son existence, c'est le don de l'Esprit. Cet Esprit a sur l'Eglise une souveraineté absolue, qui l'empêche de se prendre elle-même comme référence. Ce don de l'Esprit est stable, inamissible et fonde ainsi la possibilité qu'a l'Eglise d'être partout et toujours le lieu des manifestations de l'Esprit.

— La mission de l'Esprit est distincte de celle du Fils, bien que relative à elle. C'est l'Esprit qui intériorise l'œuvre du Fils, qui permet l'appropriation subjective du salut qu'il accomplit. L'Esprit Saint fait entrer les croyants dans l'adoption filiale. Il les associe au mouvement de résurrection dont le Christ est le principe. Son action se déploie entre les deux venues du Fils. Par rapport à la création et à l'incarnation, la venue de l'Esprit apporte quelque chose de radicalement nouveau : la participation des hommes, qu'il appelle et réunit en Eglise, à l'œuvre du Christ.

— Cette fonction de l'Esprit dans l'Eglise exprime sa fonction dans la Trinité. De même que l'Esprit est le *nexus amoris* qui relie le Père au Fils, dans la Trinité, il est, dans l'économie du salut, celui qui relie au Christ les personnes humaines qui sont membres de l'Eglise. En lui-même aussi bien que pour nous, l'Esprit est toujours l'Esprit de la communion, celui qui fait de l'Eglise la communauté de l'*agapè* divine, qui s'est extériorisée de manière unique dans la passion et la résurrection du Christ. La personne divine qu'est l'Esprit saisit chacune et l'ensemble des personnes humaines qui constituent l'Eglise, pour faire entrer celle-ci dans le mystère transpersonnel de l'amour divin, qui est le fondement des êtres. L'Esprit de Dieu donné aux hommes dans le mystère de la création ne cesse pas de tourner vers le Père et de tourner les uns vers les autres ceux auxquels il se donne : c'est le mystère de l'Eglise.

III. — Les fonctions de l'Esprit dans l'Eglise

L'Eglise est l'œuvre de l'Esprit qui agit en elle. Mais quels sont les modes de cette action de l'Esprit dans l'Eglise ? Car pas plus que l'Eglise n'est une abstraction, mais au contraire une réalité bien concrète, l'Esprit n'est un fluide intemporel ; il a ses manières propres de construire le corps du Christ au cœur de l'histoire des hommes et c'est à travers cette construction qu'il se révèle comme l'Esprit de l'Eglise. Les grandes fonctions que remplit l'Esprit par rapport au corps du Christ peuvent aider à faire les discernements que l'on attend aujourd'hui.

1. La première fonction de l'Esprit est une fonction *unifiante* : l'Esprit est donné pour réunir les hommes entre eux sur la base de l'Evangile, de la Parole de Dieu crue et mise en pratique, et pour réunir ces croyants au Christ.

Dès que l'Esprit est donné, depuis la Pentecôte, il y a communion, formation d'une communauté de frères. L'Esprit Saint est Esprit d'amour : parce qu'il est l'amour qui unit le Père au Fils dans la Trinité, il est aussi le lien de l'unité dans l'Eglise. C'était vrai dans l'Eglise primitive : l'Esprit conduisait ceux qui confessaient que Jésus était ressuscité à se rassembler, à mettre leurs biens en commun, à ne plus avoir qu'un cœur et qu'une âme. Grâce à l'Esprit, aujourd'hui encore, dans des bidonvilles d'Amérique Latine ou dans nos cités dortoirs d'Occident, des hommes et des femmes sortent de leur solitude, de leur repliement, et se retrouvent pour partager leurs soucis et aussi pour partager l'Evangile et l'Eucharistie. Ils cessent d'être séparés les uns des autres; ils se mettent à devenir membres les uns des autres. Aujourd'hui comme hier, l'unique Esprit, qui est l'Esprit d'unité, s'unit à nous, nous unit à lui et opère notre union au Christ et, par le Christ, au Père. Et ce corps que fait surgir et croître l'Esprit est ordonné à l'unité des hommes, à leur réconciliation. Les jeunes qui vont à Taizé ne se trompent pas dans leur intuition : le corps du Christ est bien un levain d'unité dans la pâte de l'histoire.

L'union que suscite l'Esprit n'est pas confusion, dissolution de personnes individuelles dans la personne collective que serait l'Eglise. L'unification qu'opère l'Esprit dans l'Eglise est personnalisante : l'Esprit d'amour en appelle à la liberté personnelle et il fait de l'Eglise non une collectivité, ni même une personne morale ou mystique, mais l'Epouse du Christ, qui s'unit à lui dans la libre réponse de son amour, sans s'identifier à lui.

L'effet visible de cette fonction unifiante de l'Esprit est l'Eglise une. Ce qui veut dire :

— que l'unité n'est pas du domaine de l'invisible.

— que l'Eglise est d'abord communauté fraternelle, rassemblée par l'Esprit, autour de l'enseignement de ses ministres, de la fraction du pain et des prières. La charité suscitée par l'Esprit dans les cœurs des chrétiens passe par des médiations stables : les ministères et les sacrements.

— qu'il est dans la nature de l'Eglise d'être une, et non divisée. La seule pluralité normale est une pluralité locale : l'existence de communautés multiples qui, là où elles existent, représentent l'Eglise une, l'évêque étant le lien de l'unité locale, et le successeur de Pierre le lien entre les communautés locales.

2. La seconde fonction de l'Esprit, à laquelle l'époque actuelle est extrêmement sensible, est une fonction *missionnaire* : l'Esprit **envoie l'Eglise en mission.**

Dès que l'Esprit est donné, il y a mission. Telle est l'autre nouveauté liée à l'événement de la Pentecôte : le même Esprit qui a présidé à la mission du Christ envoie les apôtres en mission, pour témoigner du Christ jusqu'aux extrémités de la terre. Le temps de l'Eglise est le temps de la mission dans le monde.

Cette mission est œuvre de l'Esprit dans l'Eglise et par l'Eglise. Elle ne peut donc pas se réduire à une entreprise humaine. Mais elle passe par la médiation de missions humaines, par l'annonce aux hommes, en paroles et en actes, du dessein de Dieu et de son accomplissement plénier dans le Christ. C'est l'Esprit qui permet de découvrir, à chaque époque et pour chaque peuple, quels sont les paroles et les actes qui assureront le mieux l'annonce de l'Evangile et la croissance de l'Eglise.

L'effet visible de cette fonction missionnaire de l'Esprit dans l'Eglise est l'Eglise missionnaire. Ce qui veut dire :

— que la mission n'est pas seulement du domaine de l'invisible. Certes, il existe des individus qui peuvent avoir des révélations intimes de l'Esprit. Mais l'essentiel est l'impulsion que reçoit le corps tout entier. C'est ce qui est arrivé aux apôtres ; alors qu'ils étaient encore hésitants, ils ont reçu une force pour témoigner publiquement de la résurrection du Christ et entreprendre le combat de la foi.

— qu'il est dans la nature de l'Eglise d'être missionnaire, c'est-à-dire animée d'un mouvement qui la pousse à sortir d'elle-même, à aller aux autres, au lieu de garder l'Esprit pour elle seule.

— que la vie de l'Eglise est essentiellement dynamique, à cause du dynamisme de l'Esprit en elle. Le mouvement inauguré à la Pentecôte est inépuisable : il s'agit d'aller toujours au-delà, de se laisser conduire là où l'Esprit appelle et où nous ne voudrions pas toujours aller.

3. Autre fonction de l'Esprit, plus difficile à définir : sa fonction *sanctifiante,* car c'est l'Esprit Saint qui rend l'Eglise sainte.

La sainteté de l'Eglise n'est pas du même ordre que la sainteté de l'Esprit. La sainteté de l'Eglise est une sainteté de participation : elle est sainte précisément parce qu'elle est le champ d'action de l'Esprit Saint, parce que son origine est en elle le don de l'Esprit Saint.

Mais ce don n'est pas seulement promis ou accordé par intermittences à des hommes choisis par Dieu dans l'Eglise. Il a effectivement eu lieu à la Pentecôte et Dieu ne reprend pas ce qu'il a donné une fois. D'autre part, l'Esprit de sainteté a été donné une fois pour toutes à l'Eglise, en tant qu'elle constitue une nouvelle disposition de l'alliance de Dieu avec les hommes.

L'effet visible de cette fonction sanctifiante de l'Esprit dans **l'Eglise est l'Eglise sainte. Ce qui veut dire :**

— que la sainteté n'est pas seulement du domaine de l'invisible. Il y a des hommes ou des lieux ou des événements en lesquels elle se manifeste de façon sensible et qui deviennent des signes révélateurs de l'Esprit. Les sacrements sont ces signes privilégiés à travers lesquels l'Esprit Saint se révèle et se communique aux hommes pour les rendre participants de la sainteté de Dieu.

— que l'histoire de l'Eglise est d'abord paradoxale, ambivalente ; dans le temps de l'histoire naturelle s'inscrit l'histoire de la sainteté et dans l'Eglise elle-même, qui est le peuple des pécheurs pardonnés, le lieu de la réconciliation, les développements de la grâce de l'Esprit Saint se mêlent aux développements du péché.

— qu'il est dans la nature de l'Eglise d'être sainte. Elle ne peut donc se résigner au péché qu'elle porte en elle et l'Esprit lui est donné pour combattre ce péché, pour ne pas se décourager dans la lutte qu'elle doit livrer contre tout ce qui l'aliène, contre tout ce qui l'empêche de répondre à l'appel de Dieu.

4. L'Esprit assure enfin dans l'Eglise une fonction *eschatologique* : il mène l'Eglise à l'accomplissement en ce monde du dessein de Dieu, dans l'attente du retour du Christ et de l'avènement du monde nouveau. Il pousse l'Eglise à réaliser de façon plénière l'œuvre du salut accompli une fois pour toutes par le Christ.

— Tout est accompli en Jésus-Christ, mais l'Esprit nous fait reconnaître par la foi cette révélation objective. C'est dans l'Eglise, par l'action de l'Esprit, que s'effectue la réalisation subjective de la révélation, que les hommes sont associés à l'action salvifique de Dieu pour eux. Le progrès de cette révélation subjective se poursuit jusqu'aux derniers temps, jusqu'à la fin de l'histoire des hommes.

— Cette dimension eschatologique s'exprime visiblement dans l'espérance de la délivrance finale, dans l'attente du jour où le corps du Christ aura atteint sa plénitude et où tout sera récapitulé dans le Christ. C'est l'Esprit, agissant dans l'Eglise, qui est l'agent de cette récapitulation, comme l'explique Paul au début de l'épître aux Ephésiens : ceux qui croient à la bonne nouvelle du salut sont marqués d'un sceau par « l'Esprit de la promesse, cet Esprit Saint qui constitue les arrhes de notre héritage et prépare la rédemption du peuple que Dieu s'est acquis pour la louange de sa gloire. »

— Cette récapitulation est anticipée dans la prière de l'Eglise, et spécialement dans la célébration de l'Eucharistie. La tradition orientale et orthodoxe souligne fortement ce rôle de l'Esprit dans la liturgie et dans la vie sacramentaire. L'Esprit est présent dans l'action liturgique et sacramentaire de l'Eglise réunie pour partager le don de Dieu et c'est lui qui confère à cette action son caractère eschatologique, qui la fait concourir à la croissance du corps total du Christ, à l'achèvement en ce monde du Royaume de l'amour.

— La fonction eschatologique de l'Esprit intervient aussi dans la tradition. Il s'agit pour l'Eglise, sous l'inspiration de l'Esprit, de comprendre et de faire comprendre le mystère du salut, en attendant la révélation finale.

Cela implique un développement, une part d'initiative de l'Eglise, dans la mesure où il faut répondre aux appels de Dieu dans des contextes nouveaux. C'est l'Esprit qui demeure à l'origine de ces initiatives et qui donne à l'Eglise le courage d'avancer, parfois dans l'inconnu. Ce compagnonnage de l'Esprit et de l'Eglise à travers les aléas de l'histoire justifie la formule des Conciles : il a paru bon à l'Esprit Saint et à nous... Depuis le concile de Jérusalem, qui avait à examiner l'entrée des païens dans l'Eglise, l'Eglise est invitée à se recueillir et à réfléchir sur sa mission chaque fois qu'elle affronte de nouvelles responsabilités, chaque fois qu'elle veut rendre compte avec plus de clarté du message d'espérance dont elle est porteuse, chaque fois qu'elle veut retrouver la force de l'Esprit. Pour l'Eglise entière comme pour chaque croyant, l'Esprit préside ainsi à une nouvelle naissance ; il est l'Esprit des renaissances, en attendant que se révèlent les cieux nouveaux et la terre nouvelle.

IV. — L'Esprit Saint agit-il en dehors de l'Eglise ?

Il y a, dans cette question, un redoutable problème. Mais c'est une question qui se pose et qui est lourde de conséquences pour la vie de l'Eglise. Quel est le champ d'action de l'Esprit Saint ? L'Eglise ou le monde ? Ce champ d'action a-t-il des limites ? Peut-on admettre des frontières mouvantes et des no man's land pour l'Esprit Saint ?

Constatons d'abord que coexistent à ce sujet dans l'Eglise, même parmi les hommes d'Eglise et les théologiens, des conceptions très différentes. Il y a d'abord une conception *restrictive* : le domaine de l'Esprit Saint coïnciderait avec les institutions de l'Eglise, son personnel, les normes qu'elle fixe, les organes dont elle se sert.

L'action de l'Eglise est alors située dans la mouvance immédiate de l'action de l'Esprit. De la première au second, il y a interdépendance réciproque, liaison indéfectible. On mesure la grandeur d'une telle conception, et aussi ses exigences : vivre dans l'Eglise, faire vivre l'Eglise, c'est accepter d'obéir à l'Esprit, de ne rien faire qui pourrait contrarier l'action de l'Esprit. On devine aussi les dangers de cette coïncidence : identifier des formes caduques avec la nouveauté imprévisible de l'Esprit, si bien que les moindres blocages institutionnels risquent d'entraîner des doutes sur l'efficacité de l'Esprit. Ce qui est grave et peut provoquer des cassures profondes. Si Jean XXIII convoqua un concile œcuménique, n'était-ce pas justement pour renouveler l'air que l'on respirait à l'intérieur de l'Eglise, échapper aux durcissements qui s'y produisaient, provoquer un déblocage ? Cette intuition demeure valable dès que l'Eglise est tentée de se raidir, de se replier sur elle-même, en faisant comme si elle monopolisait l'Esprit Saint.

Une seconde conception est exactement à l'opposé de celle-ci : l'Esprit Saint est à l'œuvre partout dans le monde. Il est naturellement donné à toute l'humanité. Il s'agit là d'une conception *optimiste*, qui ouvre de vastes perspectives à l'analyse chrétienne : dès

qu'il y a quelque part effort vers la liberté, recherche de la vérité, désir de changer la vie, tendance à la coopération, à la solidarité, on peut dire que l'Esprit Saint est à l'œuvre. Ces diverses formes de dépassement ne s'expliquent que par la présence de la force première du dépassement qui est en l'homme : l'Esprit Saint.

Cette vision optimiste soutient la réflexion et l'action d'un bon nombre de chrétiens, notamment de militants d'Action Catholique. Cette manière d'être attentif aux choses de la vie, à l'humain, de détecter les germes semés par l'Esprit créateur dans le monde, n'est pas fausse : elle peut se réclamer de Paul qui demandait aux chrétiens de Philippes de se préoccuper « de tout ce qu'il y a de vrai, de noble, de juste, de pur, d'aimable, d'honorable, de tout ce qu'il peut y avoir de bon dans la vertu et la louange humaines » (*Ph 4,* 8). Le rassemblement des chrétiens, l'Eglise, ne doit-il pas être ce lieu où la vie du monde, déjà façonnée par l'Esprit, est offerte et transfigurée dans la Pâque du Christ, par l'Esprit qui fait toutes choses nouvelles ?

Cependant, la logique de cette vision comporte des risques, surtout quand elle est unilatérale : bien sûr, l'Esprit se sert de médiations humaines, mais n'est-il pas plus libre qu'elles ? C'est là que se pose le problème du discernement des esprits. Car tout événement est ambigu et le regard que nous posons sur lui pour le lire l'est aussi. Il ne suffit pas de découvrir des influences implicites de l'Esprit Saint dans les positivités de ce monde. Il faut aussi coopérer à l'action de l'Esprit Saint, qui peut nous déconcerter quand ses voies d'accès jusqu'à nous semblent négatives. Certes, l'homme qui se libère de ses chaînes réalise le plan de Dieu. Mais pas toujours. Il peut y avoir des échecs humains qui soient un salut, un chemin imprévu qu'a emprunté l'Esprit pour nous libérer. Telle fut la croix du Christ. Négativité apparente, qui est pourtant la négation de la mort par l'amour du Père, et le principe absolument positif d'un monde délivré de toute négativité : haine, souffrance, mort. C'est que l'Esprit Saint, l'Esprit de la résurrection que Jésus transmet aux hommes au moment même où il meurt, n'est pas une force obscure, qui dirigerait par intermédiaires le développement cosmique ou les révolutions politiques. Il est l'Esprit de Dieu, l'Esprit du Dieu vivant, l'Esprit qui donne la vie de Dieu, l'Esprit d'amour, parce que l'amour des personnes divines constitue l'intimité de leur vie. Ce n'est donc pas un Esprit que nous utiliserions pour interpréter la vie du monde ou relancer la vie de l'Eglise. C'est l'Esprit qui porte les hommes à livrer leur vie les uns pour les autres. Et ceci implique un conflit, car l'homme peut se laisser dominer par un autre esprit, qui le pousse à dire non, à garder sa vie pour lui-même, un esprit de négativité. Mais si l'homme se laisse saisir par l'Esprit qui a conduit l'homme Jésus à livrer sa vie, à mourir sur la croix et à ressusciter au matin de Pâques, alors commence pour lui une vie nouvelle qui se greffe sur celle du Christ. Et cette vie est donnée d'en haut, et non d'en bas, comme Jésus tente de l'expliquer à Nicodème : elle ne peut vaincre les négativités de ce monde que si elle a sa source ailleurs que dans ce monde.

Troisième conception : celle qui admet une sorte de *bipolarité interne* à l'Eglise. L'Eglise serait constituée par une double structure : une structure ministérielle et une structure charismatique, et la vie de l'Eglise, son développement au cours de l'histoire, seraient faits d'une dialectique entre ces deux structures. Dès que l'une manque, un déséquilibre apparaît : si la structure ministérielle ne-

capare le pouvoir, ce qui se passe dans une situation de chrétienté, alors les charismes risquent d'être momentanément étouffés ; les ministres seront tentés de les accaparer et les réveils seront douloureux ; en revanche, si la structure charismatique s'affirme comme dominante, ce sera l'éclatement, la dispersion en petits groupes qui se réclameront tous de l'Eglise et ne parviendront pas à s'entendre.

C'est un fait historique que l'autorité dans l'Eglise regarde souvent avec méfiance ceux qui se réclament de l'Esprit, qu'il s'agisse de la théologie spirituelle se distinguant de la théologie systématique et universitaire, des spirituels qui prennent leurs distances par rapport à des traditions routinières ou encore de ceux qui manifestent le désir de substituer des communautés spirituelles à des institutions sclérosées. Le développement harmonieux résulte évidemment d'un dialogue entre les ministères et les charismes. On ne peut nier que les premiers chrétiens ont formé des communautés où les dons de l'Esprit étaient mis au service les uns des autres et que, d'autre part, les ministres étaient là pour assurer la continuité dans le témoignage et pour présider à la communion ainsi suscitée par l'Esprit. L'avantage de cette conception, c'est d'éviter une représentation pyramidale de l'Eglise, dans laquelle les ministres sont au-dessus de la communauté et les charismes sont unilatéralement subordonnés à l'autorité hiérarchique. En fait, c'est la communauté entière des croyants qui vit de l'Esprit, bénéficie de son action, et les ministres sont au service de la communauté. Mais il ne faudrait pas que cette bipolarité devienne un dualisme, comme si la rivalité ou le conflit était la situation habituelle des croyants dans l'Eglise. Ce serait une erreur de se représenter la vie de l'Eglise primitive comme faite d'une phase autoritaire succédant à une phase d'explosion des charismes, l'institution venant freiner la libre effusion de l'Esprit : dès le départ, dès la Pentecôte, il y a avant tout le témoignage de Pierre et des apôtres, suscité par l'Esprit. C'est ce témoignage qui appelle à la foi et construit l'Eglise, et c'est le même Esprit qui appelle à la foi et construit l'Eglise. C'est le même Esprit qui inspire les apôtres et qui anime les croyants, suscitant parmi eux de nouveaux témoins pour que grandisse l'Eglise. Et cet Esprit ne cesse de porter à la confession de foi et à la communion fraternelle, et s'il y a des conflits entre croyants, c'est « pour permettre aux hommes de vertu éprouvée de se manifester » (*1 Co 11,* 19), car « la tribulation produit la constance, la constance une vertu éprouvée, la vertu éprouvée l'espérance, et l'espérance ne déçoit pas, car l'amour de Dieu a été répandu dans nos cœurs par l'Esprit Saint qui nous fut donné » (*Rm 5,* 3-5).

Sur quels principes fonder une conception synthétique qui tiendrait compte des insistances propres à chacune des trois conceptions précédentes ? D'abord, il faut circonscrire le problème : il ne s'agit pas de définir la nature de l'Esprit, ni son mode d'action en général, mais la façon particulière dont il contribue à l'existence de l'Eglise, à sa formation et à son témoignage historique. Qu'on le veuille ou non, il faut en revenir au paradoxe qui est au centre du christianisme : l'Esprit de Dieu est à la fois transcendant et lié à l'histoire, celle du monde et celle de l'Eglise. Si l'on conçoit l'Eglise comme le monde en voie de transfiguration, l'humanité soumise à la recréation divine dont le Christ ressuscité est le germe (ce qui permet d'éviter

la dichotomie si gênante entre une Eglise-institution et une Eglise-communion), comment concevoir la transcendance et la liaison de cet Esprit par rapport à cette Eglise et à son histoire ?

Premier principe : l'Esprit Saint n'est pas lié aux institutions ecclésiastiques comme à des médiations nécessaires [12]. Il est libre de se manifester par des initiatives imprévisibles, de déborder l'organisation établie et de susciter à chaque époque, dans chaque communauté locale, des prophètes, des hommes qu'il charge de ranimer la foi ou l'espérance, ou de réformer l'Eglise, ou de répondre à tel ou tel besoin particulier de l'Eglise et des hommes.

Le carmel de Lisieux, en 1890, était loin d'être très rayonnant : c'est pourtant là qu'une jeune fille nommée Thérèse Martin s'est livrée à l'action de l'Esprit, devenant ainsi, bien au-delà de sa mort, un repère pour l'Eglise universelle, et pour beaucoup en dehors de l'Eglise. De la même façon, l'Esprit n'est pas lié aux événements de l'histoire humaine comme à des médiations nécessaires. Il est libre par rapport à toutes les constructions sociales, si parfaites qu'elles soient. Il peut susciter effectivement des efforts vers plus de justice et de solidarité, mais il peut aussi, au milieu de l'injustice, des guerres, de toutes les catastrophes provoquées par des hommes, faire germer des merveilles d'espérance et d'amour. Le film russe « Andréi Roublev » est à cet égard un splendide témoignage : au-dessus de cette Russie livrée au pillage, aux meurtres, à la fureur des soldats, l'Esprit est présent et parfois on le voit descendre, comme la pluie ou comme un vol de colombes. Au cœur des pires négativités du monde, on voit ainsi s'épanouir ce qui s'appelle la grâce : un sourire d'enfant, un petit groupe fraternel, une œuvre d'art, une prière... L'Esprit Saint se révèle alors comme celui qui vient d'ailleurs, du monde de la résurrection, l'Esprit qui fait jaillir la vie de ce qui semblait voué à la mort.

Second principe, qui n'est pas secondaire, mais aussi fondamental que le précédent. L'Esprit n'agit par rapport aux hommes, pour et dans l'Eglise, que conformément à ce qu'il est en Dieu. Or, il est en Dieu l'Esprit d'amour, qui fait des personnes divines une unité, une communion, un échange indéfiniment renouvelé où l'une se livre aux autres en totalité et se reçoit des autres en totalité. De même, l'Esprit est pour l'Eglise l'Esprit de communion : il fait d'elle une communion visible. Ses dons aux hommes sont faits en vue de l'unité, pour que cette unité, enracinée en Dieu, se manifeste concrètement dans les réalités humaines, sous une forme humaine.

Mühlen exprime cela de façon quelque peu systématique en disant que l'Esprit constitue l'Eglise comme *una mystica persona,* une personne en de multiples personnes. L'image paulinienne du corps décrivait déjà ce même effet. Tout ce qui vient de l'Esprit est donné en vue de la réconciliation,

---

12. Cf. Y. CONGAR, « Le Saint-Esprit et le corps apostolique, réalisateurs de l'œuvre du Christ », dans *Esquisses du mystère de l'Eglise,* Paris, Cerf, 1953, p. 129-179.

de l'union des hommes entre eux et avec leur unique Père des cieux. Cette réconciliation ne reste pas un idéal : elle passe par des moyens humains, elle concerne la vie réelle des hommes. Cela justifie l'intuition actuelle de beaucoup de chrétiens, de prêtres et d'évêques : ce qui contredit la justice, ce qui maintient ou renforce les conflits politiques ou économiques ne peut pas venir de l'Esprit ; en revanche, agir selon l'Esprit, c'est agir pour la paix, la justice, la réconciliation. Et cette action ne peut pas rester seulement exceptionnelle ; elle ne peut se limiter à des intentions, à des discours. Elle doit devenir, si l'homme se soumet vraiment à l'Esprit de Dieu qui sonde les reins et les cœurs, une action en profondeur, qui oblige à sortir de soi (du soi individuel ou du soi collectif des nations et, le cas échéant, des communautés chrétiennes) pour se livrer les uns aux autres, dans la confiance, et être prêt à recevoir des autres. L'Eglise, créature de l'Esprit, est, dans son être, dans son témoignage, dans sa liturgie, le sacrement de cette réconciliation universelle. Il faut donc que, dans sa structure, dans ses formes, dans son organisation, elle porte le souci incessant de correspondre à sa vocation : qu'elle soit une, non seulement en travaillant à l'unité des hommes, mais en réalisant sa propre unité, en manifestant ce mystère de communion dans lequel elle s'enracine.

En fonction de ces deux principes, quand on examine les conditions concrètes dans lesquelles l'Eglise doit comprendre et vivre la transcendance et la liaison de l'Esprit par rapport à elle, il sera utile de distinguer deux situations distinctes : celle d'une Eglise en train de se constituer et celle d'une Eglise déjà constituée.

1. *Une Eglise en train de se constituer :* c'est la situation de l'Eglise primitive et celle de toute Eglise missionnaire, aujourd'hui, aussi bien dans les pays industrialisés que dans les pays en voie de développement. Cette Eglise fait l'expérience de l'action de l'Esprit qui la transcende en la précédant, en la fondant. Elle ne peut naître que parce que l'Esprit a agi avant sa naissance, en préparant cette naissance.

C'est l'expérience des premiers convertis de Jérusalem au jour de la Pentecôte. C'est l'expérience typique de Paul et du centurion Corneille : venant l'un du judaïsme, l'autre du paganisme, c'est-à-dire de deux mondes extérieurs au christianisme, ils découvrent dans le processus de leur conversion une action mystérieuse qui les dépasse ; ils ont été conduits jusque-là, préparés pour cette nouvelle naissance. Le Baptême confère alors l'Esprit Saint en plénitude, mais ce même Esprit était déjà à l'œuvre, non pas en dehors de Paul et de Corneille, mais en eux. L'Esprit Saint est l'Esprit qui, par des cheminements que l'homme ne soupçonne pas, dissipe nos refus et nous permet de confesser la divinité de Jésus. Et ce qui est vrai des individus, l'est aussi des réalités collectives. Dans des mondes étrangers au Christ, le monde gréco-romain des trois premiers siècles ou, aujourd'hui, le monde ouvrier, ou le monde musulman, ou le monde bouddhiste, à travers des religions non-chrétiennes, à travers tout un réseau de valeurs morales ou culturelles, circule la grâce du Saint-Esprit.

Le travail des missionnaires consiste non seulement à annoncer l'Evangile, à conduire jusqu'aux sacrements du salut, mais aussi à discerner le travail de l'Esprit qui les a précédés. Le travail de l'Eglise suscite toujours un travail

de l'Esprit : ou plutôt le travail de l'Esprit n'a d'autre but que de préparer la naissance et le travail de l'Eglise. L'Eglise constituée est précisément à la jonction des deux : elle résulte d'une rencontre suscitée par l'Esprit. Ceux qui sont déjà réunis au nom du Christ accueillent ceux qui cherchent sous la motion de l'Esprit. Ce qui suppose que l'Eglise déjà constituée maintienne en elle l'ouverture, inscrive dans son organisation ce souci de l'ouverture, non pas pour annexer, mais pour être prête à l'accueil de ceux qui viennent frapper à sa porte. Seule une Eglise en état de conversion permanente au Christ est capable d'accueillir ceux que l'Esprit convertit au Christ. La rencontre de Pierre et de Corneille est à cet égard exemplaire : la démarche de l'apôtre a été provoquée par l'Esprit, tout comme l'attente du centurion. L'Esprit Saint, qui est pour l'un et pour l'autre l'esprit des préparations, est aussi l'esprit de leur dialogue et de leur reconnaissance mutuelle : par Pierre, Corneille vient à la foi au Christ ; par Corneille, Pierre accepte que des païens deviennent des croyants.

Ainsi, à travers l'histoire, après des préparations qui sont souvent longues, l'Esprit comble les distances et permet des relations nouvelles du christianisme avec des ensembles humains, et pas seulement des individus isolés. L'Eglise apparaît alors dans ces ensembles humains comme la manifestation de l'Esprit. L'Esprit œuvrait déjà en eux, et non en dehors d'eux, et cette action était pour l'Eglise, et non indépendante d'elle. Liberté de l'Esprit, mais non extériorité, ni par rapport aux hommes qu'il a tournés vers le Christ, ni par rapport à l'Eglise dont il a préparé le rassemblement ou provoqué l'élargissement.

2. Seconde situation possible : *une Eglise déjà constituée.* C'est la situation de l'Eglise à la fin du IV^e^ siècle, ou durant le moyen âge, ou à la fin du XIX^e^ siècle. C'est en général la situation de l'Eglise quand elle a pris les moyens d'exister, de vivre effectivement du mystère qui est sa raison d'être. Et cela est la condition naturelle de l'Eglise : avoir un corps, ne pas en rester au niveau des idées pures, mais prendre les moyens d'exister et de se développer. Puisqu'elle a un corps, il est normal qu'elle veille à son fonctionnement interne : d'où des organismes de régulation, une administration qui permet d'assurer la cohérence de l'ensemble. Et pourquoi nier que l'Esprit Saint, sans se confondre avec les moindres rouages institutionnels, s'en sert cependant comme de moyens humains qui facilitent l'unité vitale, la circulation de vie dont il est la source pour le corps du Christ ?

Cependant, deux dangers menacent alors l'Eglise : l'automatisme et l'égocentrisme. L'automatisme vient de ce que les institutions ont tendance à se conserver. Vient alors la sclérose : durcissement, inaptitude au rajeunissement. Pour masquer cela, il est tentant de faire comme si l'Esprit Saint procédait du fonctionnement automatique des institutions. C'est alors que la technocratie cléricale se manifeste : comme s'il suffisait de structures bien conçues, qu'il **s'agisse des dicastères romains à l'échelle de l'Eglise universelle ou des conseils**

presbytéraux à l'échelle des églises locales, pour assurer la croissance de l'Eglise. L'égocentrisme vient de ce que son organisation interne devient pour l'Eglise la préoccupation dominante, une véritable obsession. Il s'agit de coordonner les pouvoirs, de répartir les fonctions, en colmatant les brèches, s'il le faut. L'Eglise s'interroge sur sa santé, sur sa beauté, ce qui est normal, mais elle le fait de façon narcissique, en perdant de vue celui qui est sa source et ceux parmi lesquels elle a à faire rayonner la beauté de Dieu, la sainteté de Dieu.

C'est alors que l'Esprit Saint, trop oublié en tout cela, se réserve le droit de rappeler son existence. Il va encore agir au bénéfice de l'Eglise qui semble se passer de lui, en vue de son réveil. Dans l'Ancien Testament, les prophètes jouaient ce rôle : ils dénonçaient l'infidélité du peuple à l'alliance conclue avec Dieu. Ils se laissaient conduire par l'Esprit pour rappeler la loi de Dieu, pour restaurer la foi au temps des abandons, ou pour maintenir l'espérance au cœur du malheur.

Depuis la Pentecôte, c'est le Christ qui est le juge de l'Eglise, la référence ultime de son action, et l'Eglise entière est soumise à l'Esprit du Christ qui fait d'elle le nouveau peuple de Dieu. Quand l'Eglise se montre infidèle, se sclérose ou s'adore elle-même, dès qu'elle n'est plus servante de l'Esprit, l'Esprit est libre de susciter en son sein de nouveaux serviteurs, pareils aux prophètes de l'Ancien Testament, à François d'Assise, à Ignace de Loyola, au Père de Foucauld.

Et même les mouvements historiques qui s'opposent à l'Eglise et l'accusent de trahir l'Esprit de son Seigneur, jugent d'une certaine façon les défaillances de cette Eglise. Tout comme les jeunes qui rompent aujourd'hui avec la foi de leurs parents sont pour ceux-ci un avertissement, une invitation à se demander si la foi affichée au dehors était vraiment mise en pratique. Il ne s'agit pas d'approuver l'abandon de la foi de la part des jeunes, mais d'accueillir humblement l'épreuve qu'elle représente et qui peut conduire non pas à des lamentations, mais à un effort renouvelé pour rendre compte de sa foi et la vivre plus réellement. Il en va ainsi des malheurs qui atteignent l'Eglise : on ne peut pas s'en réjouir, mais on peut les regarder comme des appels à la conversion. La Réforme luthérienne, au XVI[e] siècle, juge l'Eglise catholique de ce temps qui, surtout chez ses responsables, s'était installée dans le monde et se laissait dominer par l'esprit du monde. De même le mouvement communiste, au XIX[e] siècle et de nos jours, juge à sa façon le christianisme, qui n'avait pas su incarner l'espérance des pauvres. Et aujourd'hui encore, les réveils spirituels qui recourent à des techniques physiques ou à des mystiques athées, jugent l'absence de vie spirituelle profonde dans de larges secteurs du christianisme moderne. Par ces voies détournées, comment nier que l'Esprit parle à l'Eglise, l'interpelle pour qu'elle se convertisse ?

La situation présente de l'Eglise catholique est une situation intermédiaire. Le Concile et les lendemains du Concile l'ont bien montré. L'Eglise de 1960 était dans une large mesure une Eglise **apparemment stable, structurée ; elle avait besoin de redevenir ser-**

vante de l'Esprit. Paul VI le lui a rappelé en évoquant la mosaïque de Saint-Paul hors les murs où l'on voit un pape baisant les pieds du Christ. Et le Concile a effectivement contribué à réveiller bien des énergies qui étaient jusque-là contenues ou clandestines. Mais, en centrant ses travaux sur l'Eglise, le Concile a révélé aussi que cette Eglise déjà constituée était encore à constituer sans cesse, à former autant qu'à réformer : et, pour cela, il lui faut se soumettre non seulement à l'Esprit qui peut la réveiller, mais aussi à l'Esprit des longues préparations qui préside aux rencontres, aux retrouvailles, aux réunions. C'est vrai pour l'action œcuménique. C'est vrai pour l'action missionnaire. Nous vivons un temps de soumission à l'Esprit ; c'est un temps d'épreuves, car il est dur de perdre des sécurités trop humaines, mais c'est un temps d'espérance aussi : avec nous, à travers notre faiblesse, l'Esprit refaçonne le visage de l'Eglise, il l'empêchera de vieillir, il lui rendra sa jeunesse.

Telle est l'espérance d'un jeune Romain qui participe à la préparation du concile des jeunes et qui sait aussi tout ce qui peut diviser ou paralyser l'Eglise :

> A Rome, on ne peut pas préparer le concile des jeunes sans ressentir fortement la tension d'une Eglise lacérée... Beaucoup d'églises de pierre, peu de pierres vivantes parmi les chrétiens. Beaucoup de communautés, mais faible l'unité dans le lien de la paix... Et puis, ce grand problème : l'institution, la structure. Que faire pour être les signes actifs d'une espérance, d'une certitude que la réconciliation, à tous les niveaux, est chose possible ?... On ne peut penser au Christ sans penser à son Eglise, et on ne peut pas penser à l'Eglise sans penser au Christ qui la veut purifiée, sans tache ni ride... Le chemin apparaît aussitôt comme une purification du cœur avant tout, une libération des préjugés, des catégories a priori, de la fausse espérance d'un dialogue possible là où manquerait l'amour... Pour ce faire, dans notre Eglise, il est vrai qu'il faut un nouveau courage aujourd'hui. Il est facile de remplacer des excommunications et des divisions par de nouvelles exclusions ou scissions, mais il est difficile de combattre pour que le scandale cesse sans attendre ; nous continuons à travailler en silence, et à chercher des voies de réconciliation ; nous continuons aussi à souffrir avec cette Eglise « qui est pérégrinante à Rome » et qui, avec peine, lentement, doit se libérer encore de tant de poids et de l'oppression des structures. Mais aujourd'hui, une chose est claire en nous ; il y a une institution qu'il nous faut combattre, mais ce n'est pas tellement celle que nous sommes habitués à appeler de ce nom ; l'institution qui pèse vraiment sur nous et sur toute l'Eglise, est le manque d'amour, de cet amour patient qui croit tout, espère tout, et se libère de l'égoïsme. Cela peut paraître absurde, mais chercher aujourd'hui à vivre cette communion signifie parfois aller à contre-courant, devenir signe de contradiction selon l'Evangile [13].

F 33000 Bordeaux
135, rue Saint-Genès

Claude DAGENS
Chargé de cours
à la Faculté de Théologie de Paris

13. *Cf. Préparer le concile des jeunes*, p. 161-163.